

Stéphane Giocanti

C'était les Daudet

« Nous comptons, si je sais compter sur mes doigts, cinq Daudet qui ont tous du talent comme un seul Alphonse Daudet, et cela me semble vraiment extraordinaire. » Un siècle plus tard, la remarque de la romancière Rachilde laisse rêveur. Cinq Daudet ? L'auteur de *La Chèvre de M. Seguin* et de *Tartarin de Tarascon* ne serait donc pas le seul à avoir connu la gloire ?

En racontant l'histoire des Daudet, Stéphane Giocanti scrute le mystère d'une famille dont tous les membres ou presque, pendant deux générations, jouèrent un rôle dans la vie littéraire française. Aux côtés d'Alphonse, bohème provençal et parisien, il dévoile la présence de Julia, sa femme, écrivain admirée par Edmond de Goncourt, et celle d'Ernest, son frère aîné, qui fut un historien de renom. À la génération suivante, ce sont les deux fils d'Alphonse, Léon et Lucien, qui se firent un prénom. Le premier fut écrivain et homme politique, compagnon royaliste de Maurras et mémorialiste truculent de la III^e République. Le second fut l'opposé : dandy, poète, et amant de Proust et de Cocteau.

Le roman de la famille Daudet est aussi l'occasion de vivre avec les milieux littéraires, artistiques et politiques de son temps ; pendant près d'un siècle, de la bohème insouciant du Second Empire jusqu'au début du régime de Vichy, d'un temps lointain, révolu, jusqu'à une époque plus proche, plus violente, dont l'empreinte dure aujourd'hui encore.

Stéphane Giocanti est l'auteur chez Flammarion d'une biographie de Charles Maurras (2006) et d'*Une histoire politique de la littérature* (2009).

Flammarion

C'était les Daudet

DU MÊME AUTEUR

Mémoires et souvenirs du comte de Lavalette, 1769-1830, Mercure de France, 1994.

Le Hussard du Général, entretiens avec Jacques Dauvergne, La Table ronde, 1994.

Charles Maurras félibre. L'itinéraire et l'œuvre d'un chantre, Les Amis de la langue d'oc, 1995 (prix Peiresc de l'Académie des jeux floraux de Toulouse, 1996).

T. S. Eliot ou le Monde en poussières, Jean-Claude Lattès, 2002 (prix de l'Académie française).

Charles Maurras, le chaos et l'ordre, Flammarion, 2008.

Kamikaze d'été (roman), Éditions du Rocher, 2008.

Mishima, Yûkoku, rites d'amour et de mort (DVD), Éditions Montparnasse, 2008.

Une histoire politique de la littérature, Flammarion, 2009.

Stéphane Giocanti

C'était les Daudet

Flammarion

© Flammarion, 2013
ISBN : 978-2-0812-9768-5

À maître Cornille

AVANT-PROPOS

IL Y A quelques années, je surpris dans un couloir de collègue une haute conversation littéraire entre deux élèves d'une classe de cinquième à qui je faisais découvrir les *Lettres de mon moulin*. Selon le premier, la chèvre de M. Seguin appartenait à M. Seguin. Pour l'autre, indigné, cette chèvre était à Alphonse Daudet... Face à ce lourd problème de propriété littéraire, discuté avec un léger sourire, je préfèrai me taire tout en admirant que ce débat surgisse avec une telle simplicité à Sarcelles.

Au-delà de cette confusion collégienne, facile à résoudre, mille injustices frappent cet écrivain : vieillot, bourgeois, auteur pour manuel scolaire, bête comme Tartarin, fade, écrivain populaire et plagiat, que sais-je encore ? Ce sort est d'autant plus frappant qu'Alphonse Daudet compte parmi les écrivains les plus lus de son temps et du temps de ses enfants et petits-enfants, tout en étant reconnu des plus grands. La majorité de ses romans sont en définitive tournés vers la modernité – la ville, le monde « contemporain » –, avec des thèmes *actuels* ou précurseurs comme la finance, l'entreprise, le japonisme, l'emprise des sectes, les dégâts collatéraux au cours des guerres, etc. Bref, Alphonse Daudet reste à lire et à redécouvrir comme un auteur quasi méconnu, que ce soit sur papier, téléchargement ou tablette numérique.

Mais un autre phénomène est vite apparu au cours de mes lectures et de mes travaux littéraires, qui devaient modifier définitivement mon regard. En lisant, en écrivant, je ne rencontrai pas « un » Daudet, mais plusieurs, comme différentes têtes voisines dont les relations demeuraient à identifier. Avais-je affaire à un

frère, à une sœur, à un cousin, à un parent lointain ou bien encore, à un homonyme ? Derrière Alphonse, une forêt de noms. En préparant mon édition des *Mémoires et souvenirs* de Lavalette, le ministre des Postes de Napoléon, je rencontrai d'abord le nom d'Ernest Daudet, le frère de l'écrivain, qui fut un excellent historien. Plus tard, en travaillant sur Charles Maurras pour une thèse de littérature, puis une biographie, je me familiarisai cette fois avec Léon Daudet, l'indomptable directeur du journal *L'Action française*. Son verbe haut, ses souvenirs littéraires et ses évocations de la Provence, l'improbable suicide de son fils Philippe me frappèrent tout autant que ses *Morticoles*, l'un des pamphlets les plus époustouflants qui aient émergé sous forme romanesque. Pourtant, avec Alphonse, Ernest et Léon, je n'avais encore parcouru que partiellement cette étonnante galaxie.

Les lectures m'aidèrent ensuite à en compléter les limites. La correspondance de Marcel Proust et les biographies qui lui ont été consacrées me firent connaître Lucien Daudet, le frère cadet de Léon. Je m'imaginai alors une espèce de dandy mondain qui n'aurait vécu qu'à l'ombre des grandeurs crépusculaires. Ensuite, la correspondance de Flaubert et le *Journal* des Goncourt me firent découvrir l'existence de Julia Daudet, la femme d'Alphonse dont le rôle littéraire fut tellement débattu de son vivant. Avec quelques autres Daudet rencontrés au passage, mon travail de repérage était à peu près achevé.

De fait, Alphonse, Ernest, Julia, Léon, Lucien, Marthe (alias « Pampille ») et Charles Daudet ont tendu aux historiens et aux auteurs d'index autant de pièges, puisque le nom qu'ils portent ne suffit pas à les distinguer. Un réputé spécialiste de Proust attribuait encore récemment des études de médecine à *Lucien Daudet*...

Encore convient-il de dépasser ces simples distinctions. Quand on pénètre l'univers des Daudet, on se prend à considérer la littérature comme un phénomène familial, presque tribal, puisque aucun de ses membres n'est absolument indépendant de l'autre. Les biographies individuelles que l'on a consacrées à Alphonse et à Léon vérifient encore cette vérité, par l'intérêt qu'elles portent au berceau familial, propice à l'éclosion de tant d'œuvres. L'évidence de ce creuset commun s'est imposée à un précédent bio-

graphe, qui voulut embrasser tous ces Daudet dans un ouvrage de ton vulgaire qui les fait passer pour une méchante tribu.

Mais alors, une foule de questions surgissent. Pourquoi tant de membres de la famille Daudet ont-ils reçu l'inspiration des Muses ? Pourquoi ne retrouve-t-on pas ce phénomène chez Zola, Flaubert, Maupassant ou Proust ? Lorsque l'on s'intéresse à l'un de ces « Daudet », on est forcément conduit à rencontrer les autres et à interroger le mystérieux terreau favorable qui les a fait éclore. On en arrive vite à dessiner les contours d'une chronique familiale, que l'on peut aussi bien appeler saga. À cheval entre deux siècles, et pour deux générations, a existé une « famille Daudet » comparable à la « famille Bach » : grâce à une entraide dont les fils restent à dénouer, les membres de cette fratrie ont chacun publié des ouvrages et des articles plus ou moins marquants. Ils ont noué entre eux des liens étroits, connu des bonheurs et des conflits cachés au public, ils ont souvent fait bénéficier l'un de leurs parents de leurs recommandations et de leurs relations, de leur expérience et de leurs doutes, et ils ont communié dans une ambition littéraire et artistique comparable, à laquelle Alphonse a donné le *la*. Sans Léon, Alphonse n'aurait peut-être pas trouvé l'idée de *L'Évangéliste*. Sans Lucien, Léon Daudet n'aurait sans doute pas compris toute l'ampleur du génie de Proust. Sans sa femme Marthe, la moitié des œuvres de Léon Daudet eussent été différentes. La lecture des romans de Léon et de ceux de Lucien fait apparaître l'existence d'une fabrique Daudet, d'un savoir-faire « maison », comme on le dit chez certains grands cuisiniers. (De même, chez les Bach, on composait des concertos de père en fils.) Il n'est pas jusqu'au jeune Marcel Proust et au jeune Jean Cocteau qui n'aient été admis comme des enfants adoptifs d'Alphonse et de Julia, comme si la force d'attraction de la famille Daudet dût l'enrichir de plusieurs étoiles.

Quel aiguillon a piqué tout d'un coup cette souche méridionale, sous Louis-Philippe, pour que tout s'efface ensuite avec une égale soudaineté, au début de la V^e République ? Quel contexte social et historique a pu faire flotter cet étrange vaisseau pour une traversée qui devait durer pas moins de cent ans, encadrée par l'obscurité de ceux qui n'écrivent ou qui ne brillent pas ? Ces questions traversent nécessairement une saga familiale *et littéraire* qui s'attache à l'un des noms les plus célèbres de la littérature française.

C'était les Daudet

Pourtant, ici, il n'est pas question de faire entrer aucune individualité dans un moule factice – rien de plus contraire au tempérament Daudet. Si chaque membre de cette famille s'est demandé comment se faire un prénom après Alphonse – lui-même n'imaginait sûrement pas à quelle gloire il saurait porter le sien –, chacun a suivi un parcours singulier en affrontant les conditions de son identité personnelle : Julia, en tant que femme de lettres, Lucien, comme homosexuel à peine dissimulé, Léon, en tentant de concilier l'héritage littéraire de son nom – un devoir-être-écrivain – et la responsabilité de l'engagement politique.

Aussi bien, grâce à ces vedettes et aux sans-grades qui les entourent, c'est toute une époque de la France qui se révèle : littérature, politique, « mœurs », société, religion, histoire nationale et locale, il n'est aucun de ces domaines que le moment Daudet n'éclaire, à travers le prisme d'individualités souvent prononcées et récalcitrantes vis-à-vis des institutions. Un rapport au temps s'y dessine également : de Napoléon III au général de Gaulle, de Berlioz à Darius Milhaud, de Delacroix à Picasso, du fiacre à la DS Citroën, de la monarchie constitutionnelle à la Constitution de la V^e République, la famille Daudet, comparable à ses contemporains, a traversé une période où l'histoire s'est accélérée de manière vertigineuse ; la France où mourra Marthe Daudet ne sera plus celle dans laquelle Alphonse est né. Au début du XXI^e siècle, il ne semble pas inutile de méditer l'exemple – ou le cas – de ces aînés, confrontés à un changement de rythme historique comparable à celui qu'affrontent les hommes d'aujourd'hui.

I

Des Arécomiques à Paris
1840-1870

Chapitre premier

DES ARÉCOMIQUES AUX PATHÉTIQUES

II^e SIÈCLE ET quelques jours avant Jésus-Christ. Sous une lourde chaleur estivale, une peuplade partie du Danube s'installe au sud de la Gaule, où le soleil attire toutes sortes de bohèmes. Même s'ils ne sont pas toujours d'humeur légère, on appelle ces gens-là les Volques Arécomiques, des Celtes mêlés à d'autres ethnies séduites au cours de leur long voyage. Entre l'actuel Languedoc, le Rhône éternel et les montagnes Noires, ces immigrés se trouvent si bien sur leur nouveau territoire qu'ils ne veulent plus le quitter et fondent une jolie cité : Nemausus, du nom d'un dieu assez amical pour protéger une source sacrée et les habitants qui la vénèrent. Cette ville nouvelle, plantée au milieu des garrigues où dorment les cigales, prendra plus tard le nom de Nîmes.

On oublie qu'au cours de sa conquête d'une Gaule déjà romanisée, Jules César a rencontré l'un de ces Arécomiques et lui a consacré quelques lignes que les historiens sérieux ont négligées. D'après la *Guerre des Gaules*, ce Gaulois de belle figure, à la chevelure brune et aux yeux tendres, était d'un tempérament encore plus emporté et impatient que celui des Latins, déjà notoire. Ce *Tartarinus* avait l'habitude de contrevenir aux lois non écrites des Gaulois, qui interdisaient à ce peuple d'écrire. De nuit comme de jour, et malgré sa myopie, il passait sa vie à rédiger des histoires émouvantes sans que rien ne puisse le perturber, au point que l'on pouvait entrer chez lui comme dans un moulin. Sa femme Juliana aidait son mari dans son travail, malgré les cris d'un gros bébé qui voulait tout savoir. Aucun archéologue n'est encore

parvenu à mettre la main sur les récits de cet Arécomique très prolifique. L'empereur Jules ne l'évoque qu'une fois dans ses célèbres mémoires, et il n'est question de ce rêveur ancien dans aucun autre document de l'histoire humaine.

De Tartarinus à Alphonse Daudet, on ne compte guère plus de soixante-quatorze générations, riches d'amours et de rêves. Dans celles qui précèdent immédiatement cet écrivain, la fièvre de la littérature sommeille en quelque lieu mystérieux des montagnes cévenoles. On trouve pour la première fois des Daudet au village de Concoules, et la première trace écrite, début d'un long roman familial, est l'acte de baptême d'un Claude Daudet, le 13 mai 1674. Il n'est donc pas vrai qu'Alphonse remonte à Shéhérazade, comme l'affirmera son ami Paul Arène, et quoiqu'il soit hasardeux de spéculer sur les mystères célestes, on ne saurait suivre l'historien Giocanti lorsqu'il le fait remonter aux étoiles, à propos desquelles l'écrivain laissa pourtant une bonne nouvelle¹.

Au XVIII^e siècle, l'ancienne Nemausus gauloise est devenue Nîmes. Célèbre pour sa tour Carrée, ses arènes, sa tour Magne, cette petite Rome française a connu un fabuleux essor économique. Les descendants des Arécomiques ont manifesté quelque violence au cours des guerres de Religion et de la Révolution française. Un oncle d'Alphonse y est massacré en 1790. Après avoir essayé la Terreur rouge, les Nîmois tentent la Terreur blanche, mais le résultat est toujours le même : des morts, des blessés, des familles en deuil, et une ville abîmée, à l'image de la France du citoyen Robespierre. Sitôt remis de ces écarts ensanglantés, les Nîmois reviennent à leurs activités commerciales, vérifiant à l'avance l'adage de Benjamin Constant, selon lequel, dans les nations vraiment modernes, l'égal remplace le sabre. À Nîmes, on rencontre des menuisiers, des bijoutiers, des taffetassiers, des ferronniers, des potiers et – déjà envahissants – des banquiers.

Il n'est pas vrai que seuls le Nord, les Flandres et le Brabant aient été couverts de fabricants de tissus. La Provence et le Languedoc sont hérissés d'artisans et de petites industries, dont plusieurs styles et motifs ont traversé les siècles. Dans le chef-d'œuvre de Frédéric Mistral, *Mireïo* (1859) – *Mireille*, un prénom créé par le poète –, celui-ci fait chanter les « magnanarelles », les femmes préposées à l'éducation des vers à soie. Au début de cette épopée provençale,

la jeune Mirèio, belle comme un fruit mûr, cueille les feuilles de mûrier pour donner du travail à ces petites bêtes. À Nîmes, on connaît donc bien cette technique et son vocabulaire spécifique, qui a engendré des noms de famille : Magnan, Mani, Magnaud... L'un de ces entrepreneurs courageux et ambitieux, digne héritier des Arécomiques, se nomme Vincent Daudet : c'est le père d'Alphonse.

Né le 30 août 1806 à Concoules, au pied du mont Lozère, ce bel homme a, comme ses lointains ancêtres, un tempérament coléreux et volontaire, le verbe haut, et il est un fervent royaliste. « Un joli homme à vingt ans que ce Vincent, avec sa tête bourbonnienne, ses cheveux noirs, son teint rosé, ses yeux à fleur de tête, serré dans une étroite redingote et cravaté de blanc, comme un magistrat – habitude qu'il conserva toute sa vie, écrit son fils Ernest Daudet. Son instruction n'avait pas dépassé le rudiment du latin, son père l'ayant "attelé aux affaires" dès l'âge de seize ans². » Alors que d'autres montent à Paris pour s'ouvrir une carrière glorieuse, lui préfère descendre à Nîmes pour s'établir comme courtier en soieries, suivant en cela l'exemple paternel. Jacques Daudet avait été taffetassier avant de diriger un atelier de tissage et de se lancer dans le commerce.

Un an après, le 8 septembre 1829, Vincent épouse Adeline Reynaud, la fille d'un courtier en fil de soie bien plus riche que lui, née le 25 nivôse an XIII. Les Reynaud descendent aussi de la montagne, avec une origine ardéchoise. On parle notamment d'un Jehan Reynaud qui s'est installé en 1645 dans le canton de Joyeuse. Le grand-père d'Adeline, lui, s'était fixé à Nîmes en 1795. Sous la restauration monarchique, les deux familles, celle des Daudet et celle des Reynaud, connaissent une véritable prospérité. Les Reynaud sont aussi royalistes que Vincent Daudet, et plus encore que certains rois. La mère d'Adeline, Françoise, éprouve une réticence instinctive face à la Révolution, qui lui a guillotiné son premier mari. Quant à l'oncle Baptiste, il était chapelier de Marie-Antoinette et de la princesse de Lamballe. Ainsi, la fidélité politique se conjugue parfaitement avec la nécessité financière pour unir Vincent et Adeline.

Cependant, il y a entre eux une différence balzacienne qui fait songer à *Eugénie Grandet* et aux portraits de femmes du grand romancier. Pour l'épouse aimante, il s'agit d'un mariage d'amour.

Son homme est le plus beau, le plus grand, il est très travailleur, sérieux comme un Arécomique, avec un regard aussi sévère pour la Révolution qu'un républicain peut l'être envers l'idée d'une restauration royale. Pour l'époux, passé la première fièvre amoureuse, il s'agit d'un mariage d'intérêt destiné à l'élever peu à peu dans la bonne société nîmoise. De mauvaises langues assurent que Vincent se montre plus ardent dans son royalisme de Blanc du Midi que dans son mariage. Pourtant, il est responsable des dix-sept grossesses de son épouse et des quatre enfants qui survivront. C'est le signe d'une vitalité familiale que le petit-fils Léon analysera à la fois en tant que témoin et sujet : « La possession, si voluptueuse qu'elle soit, n'est qu'une absence, qu'une carence, qu'un grand vide dû à la poursuite d'un mirage. En Provence, où les paysans sont des princes, affinis quant à l'amour de façon toute particulière et hantés par le désir de la beauté, avec l'exaltation du soleil et de l'ail, en Provence, les amoureux "se tuent l'un sur l'autre"³. » Le premier de ces enfants s'appelle Henri, comme Henri II, Henri III, Henri IV... Il naît en 1832. Le deuxième, Ernest, naît le 31 mai 1837. Quant au troisième, Alphonse, il vient au monde avec l'aide des étoiles déjà mentionnées, le 13 mai 1840, dans un bel hôtel particulier, la maison Sabran, tout près de l'église Saint-Charles. On baptise quelques jours après ce garçon chétif, dont la constitution inquiète les parents déjà éprouvés par tous les enfants mort-nés. De santé fragile, Adeline ne peut allaiter elle-même son enfant. Une grosse paysanne, Élisabeth, accepte de la remplacer. Le bébé s'habitue très vite à cette abondante solution.

Très vite, on décide de confier Alphonse à la famille Garimond, qui habite à Fons, à quelques kilomètres de Nîmes. La vie en plein air commence bien pour cet enfant, mais on lui trouve parfois un air de charmante petite taupe, car il est frappé d'une myopie extrême qui confine à la cécité. Cette infirmité a pour conséquence de développer l'ouïe d'Alphonse, dont la sensibilité musicale sera toujours très vive. Une fois sevré, le petit garçon retrouve ses parents à Nîmes. Habitué aux cigales, aux fleurs, à la bonne nature, il regimbe dans cette ville trop agitée, sur ce cours bruyant, si bien que l'on décide de le renvoyer à la campagne, chez la famille Trinquier. Ces paysans, qui habitent Bezouze, sur la route de Nîmes à Avignon – autre ville de taffe-tassiers – vont l'accueillir pendant trois ans, au cours desquels le

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHBN000518.N001
Dépôt légal : janvier 2013